

Le Monde

15 novembre 2021

Décès d'Etel Adnan, poétesse et peintre libanaise

La Libano-Américaine, devenue tardivement une figure de la scène artistique internationale, est décédée le 14 novembre à Paris, à l'âge de 96 ans.

Par Emmanuelle Lequeux



Etel Adnan, chez elle à Paris, le 24 septembre 2016. SAMUEL KIRSZENBAUM / MODDS

« *Le jour où je ne serai plus là, l'univers aura perdu une amie* », avait-elle prédit. La poétesse et peintre libanaise Etel Adnan s'est éteinte dans son sommeil, au matin du dimanche 14 novembre, à son domicile parisien de la rue Madame. Elle avait 96 ans, et plusieurs vies à son actif. Un « *trésor national* », clame le quotidien *L'Orient-Le Jour*. Mais tant de mondes la pleurent : celui de la littérature mais aussi celui de l'art, qui a célébré bien tardivement son talent, mais l'a érigée au rang d'icône. « *Nous ne jouons pas au jeu / du chagrin / nous essayons d'avoir / des ailes / et de / voler* », promet l'un de ses poèmes. Elle en avait fait le motif de son existence. « *La ligne conductrice au plus profond de mon âme, c'est la reddition, non pas au sens de la capitulation d'un général vaincu, mais comme dans le récit homérique de la guerre de Troie. Cela signifie que j'ai suivi des lignes que je n'ai jamais vues, que je suis allée sur des routes inexplorées, que je n'ai émergé d'aucune confusion. Toujours le présent soufflait.* »

Etel Adnan est née en 1925 au Liban (alors sous mandat français), d'un père syrien musulman, officier de l'Empire ottoman, et d'une mère grecque chrétienne, originaire de Smyrne (aujourd'hui Izmir). Dès l'enfance, plusieurs langues la traversent : le turc, qu'elle partage avec son père ; le français, qu'elle apprend à l'école des religieuses et parle avec sa mère ; et l'arabe, qu'elle ne maîtrisera jamais pleinement, de son propre aveu. Fille unique, elle racontait souvent avoir appris à parler aux fleurs, à la mer, à la montagne : « *Le monde me tenait compagnie* », nous disait-elle lors d'une rencontre en septembre. De ce dialogue, elle a fait œuvre.

Amour de la langue anglaise

A la fin des années 1940, elle part pour Paris étudier la philosophie à la Sorbonne, et suit notamment l'enseignement de Gaston Bachelard : il la convainc « *que la philosophie n'est pas coupée de la vie quotidienne et que la vie quotidienne est poésie* ».

Elle s'installe ensuite aux Etats-Unis pour poursuivre à Berkeley et Harvard ses études de philosophie, avant de l'enseigner elle-même au Dominican College de San Rafael en Californie, de 1958 à 1972. Elle traverse ces années « *dans un état de découverte permanente : tout un monde nouveau s'ouvrait jour après jour, y compris la découverte de la Nature en tant que force, beauté obsédante, rêverie éveillée* ». Avec la langue anglaise, qu'elle balbutie à peine à son arrivée, elle vit « *une véritable histoire d'amour. (...) Je n'utilisais plus cette langue, je la vivais. Les phrases étaient comme des cavales, ouvrant des espaces devant elles avec leurs énergies, et c'était beau de les chevaucher.* » Désespérée par la guerre menée par la France en Algérie, elle abandonne le français pour l'anglais, dans ses essais biographiques comme dans ses poèmes. « *Je devins soudain, et assez violemment, consciente (...) que je participais émotionnellement à cette guerre, et que cela me répugnait d'avoir à m'exprimer en français. (...) Le destin du monde arabe semblait dépendre de l'issue de ce conflit. Je compris alors que je ne pouvais pas écrire librement dans une langue qui me mettait dans une situation de conflit grave.* »

**Omar Berrada,
poète : « Ce qui la
rend si singulière,
c'est d'être
parvenue à
occuper plusieurs
mondes, et
plusieurs
langues »**

Sa rencontre avec le mont Tamalpais, qu'elle contemple chaque jour depuis sa fenêtre, est une autre révélation : plus qu'une montagne, il est à ses yeux « *le chef de la tribu humaine. (...) Le centre de [son] être.* » Il lui inspire l'un de ses chefs-d'œuvre, *Voyage au mont Tamalpais*, publié en 1986, et nombre de toiles et dessins. Car c'est à la même époque qu'elle rencontre la peinture : révélation « *assez inattendue* » due à la grâce d'une de ces rencontres qu'elle suscite telle un aimant... Dans une allée de rosiers de Berkeley, elle croise une de ses collègues, Ann O'Hanlon, qui enseigne l'art. « *Elle me demanda si je peignais. Je lui dis que non ; alors elle me demanda comment on pouvait enseigner la philosophie de quelque chose que l'on ignorait. Je répondis que ma mère m'avait dit que j'étais maladroite. Alors elle ajouta : " Et vous l'avez crue. "* »

La conversation est décisive : « *Non seulement elle me libéra instantanément les mains, mais aussi, comme une planète change d'orbite, réorienta mon attention et mes énergies vers une nouvelle forme d'art.* » Avec passion, Etel Adnan devient peintre. Couleurs franches, lumineuses, lignes claires à l'orée de l'abstraction : ses paysages irradiant, nourris de son amour pour la peinture de Nicolas de Staël, de Klee et Kandinsky. « *Ce qui la rend si singulière, c'est d'être parvenue à occuper plusieurs mondes, et plusieurs langues* », loue l'un de ses fidèles amis, le poète Omar Berrada.

Fuir la guerre civile

Etel Adnan retourne au début des années 1970 à Beyrouth, un « *volcan en éruption* », dit-elle. Journaliste pour un grand quotidien francophone, *Al-Safa*, elle vilipende la classe dirigeante dans ses éditos avant de prendre la tête des pages culturelles. Publié en 1978, réédité en 2010 aux éditions Tamyras, son roman *Sitt Marie Rose*, qui décrit l'assassinat d'une jeune maronite traître à la cause de son peuple, lui vaut de nombreuses menaces de mort. Avec la plasticienne et critique d'art Simone Fattal, qu'elle rencontre à cette époque, elles fuient la guerre civile, pour s'installer à Sausalito, en Californie, puis à Paris, et à Erquy, en Bretagne. Seule la mort les séparera.

Ses pairs écrivains lui vouent un profond respect, des poètes américains de la Beat Generation, auprès de qui elle se bat contre la guerre du Vietnam, aux poètes arabes qu'elle fréquente à Bagdad, Damas ou Marrakech, et illustre dans ses leporellos. Mais elle dut attendre ses 87 ans pour que sa peinture soit enfin célébrée. La Documenta de Kassel, en 2012, provoque l'étincelle : depuis, tous les musées l'exposent, de Venise à Arles, de Berne à Luxembourg. Une rétrospective lui est actuellement consacrée au Guggenheim de New York, et une carte blanche offerte au Centre Pompidou-Metz, « *Ecrire c'est dessiner* ». « *La peinture exprime mon côté heureux, celui qui fait un avec l'univers* », évoquait-elle. Le voilà réuni avec sa plus fervente amie.

Etel Adnan en quelques dates

24 février 1925 : naissance à Beyrouth

1944 : premier poème, *Le Livre de la mer*

Début des années 1960 : elle commence à peindre

1978 : parution de son roman *Sitt Marie Rose*, aux éditions Des Femmes.

1980 : parution de *The Arab Apocalypse* (The Post-Apollo Press)

2012 : exposition à la Documenta de Kassel

14 novembre 2021 : décès à Paris